la conviction. Mais quelle effronterie dans son sang-froid ! quel venin dans sa malice ! Ainsi Voltaire offre un asile à la petite-fille de Corneille : ne vous y laissez pas prendre ; c'est pour la livrer, la vendre à un comédien qui demoure en ce moment chez lui. Voltaire fait réhabiliter Calas : bonnes âmes, ne vous laissez pas duper ; c'est pour faire du bruit autour de son nom. Quel singulier prédicateur de morale que ce Préron ! Il avait maison de ville et maison de campagne ; il y donnait soupers fins et médianoche ; on y défendait les mœurs et la religion vilipendés par les philosophes, mais c'était au milieu des orgies, des courtisanes et des fleurs !

« Il vécut quelque temps ainsi, dit Hippolyte Rigault, riche et courtisé ; il avait même, au début de sa fortune, pris l'épée et le chapeau à plumes, et l'abbé Préron était devenu le chevalier Préron. Il usait de moyens ingénieux pour soutenir son luxe ; il vendait ses feuilles à deux libraires différents et s'arrangeait pour en toucher deux fois le prix : c'est le premier exemple au XVIIIe siècle de cette exploitation en partie double de son propre talent, dont nous avons vu quelques exemples au XIXe siècle. Quand Voltaire faisait rimer *fripon* avec Préron, il faisait une mauvaise rime ; mais la raison était d'accord avec elle, selon le précepte de Boileau. »

Nous recommandons à nos lecteurs cette lettre de l'avocat Royon, son beau-frère : « Préron épousa ma sœur il y a trois ans, en Bretagne. Mon père donna 20,000 livres de dot. Il les dissipa avec des filles et donna du mal à ma sœur ; après quoi il la fit partir pour Paris par le panier du coche et la fit coucher en chemin sur la paille. Je courus demander raison à ce malheureux : il feignit de se repentir ; mais, comme il faisait métier d'esprit, et qu'il sut qu'en qualité d'avocat j'avais pris parti dans les troubles de Bretagne, il m'accusa en présence de M. de... et obtint une lettre de cachet pour me faire enfermer. Il vint lui-même avec des archers dans la rue des Noyers, un lundi, à dix heures du matin, me fit charger de chaînes, se mit à côté de moi dans un fiacre et fint lui-même un bout de la chaîne. »

Voilà le *défenseur des principes religieux du XVIIe siècle*. Maintenant, messieurs, calomniez Voltaire et canonisez Préron ! « Préron, dit M. Nisard, n'essaya même pas de se justifier, et dès lors il passa pour un vil coquin. » Il mourut comme il avait vécu : il mourut d'une indigestion, en 1776.

Nous ne pouvons mieux clore cet article qu'en citant quelques belles paroles de M. de Sacy — *Rome alors !...* — sur l'époque à laquelle a trait le livre de M. Nisard. « Je n'écoute pas ces énergumènes qui crient que Rousseau a renversé les fondements de la société, quand j'aperçois que ce qu'ils appellent la société et ses fondements, c'est quelque chose comme le despotisme incohérent de Louis XV. Je suis peu touché, très-médiocrement édifié des malédictions que certaines gens ont toujours à la bouche contre l'irréligion de Voltaire, quand je reconnais que ce qu'ils nomment la religion, c'est l'établissement politique du clergé avant la Révolution de 1789, l'intolérance et la suprématie orgueilleuse d'un culte sur les autres. »

Ennemis de Racine (LES), par M. Deltour, écrivain contemporain. C'est un récit complet et intéressant de toutes les intrigues qui se sont nouées autour du grand poëte tragique, de toutes les cabales qui ont été formées contre lui. Nul plus que lui n'a été exposé à ces vives inimitiés, et nul aussi n'était mieux armé pour répondre à d'injustes attaques. Citons quelques épisodes intéressants de cette lutte d'épigrammes. L'auteur a consacré un long chapitre à la rivalité de Corneille et de Racine. On sait que l'illustre auteur du *Cid*, aigri par ses propres revers autant que par les succès de son jeune rival, avait réuni autour de lui tout un parti occupé à faire contre les tragédies nouvelles des mots méchants ou qui voulaient l'être. La lutte commença à propos d'*Alexandre*, que Racine était allé lire à Corneille ; celui-ci dit au jeune poëte qu'il avait beaucoup de talent pour la poésie, mais aucun pour la tragédie. Racine et ses amis ne manquèrent point de répéter malignement ce mot lorsque *Alexandre* eut obtenu un très-beau succès : on rit un peu aux dépens du bonhomme Corneille, qui en prit de l'humeur. Le triomphe d'*Andromaque*, en opposition avec la chute d'*Attila*, augmenta son irritation, que mirent au comble les irrévérencieuses parodies des *Plaideurs* :

Ses rides sur son front *ont gravé ses exploits.*

Aussi le voyons-nous se ranger volontiers parmi les dédaigneux, lorsque parut *Britannicus* ; il approuva fort la sotte appréciation qu'en fit Boursault ; il se permit quelques réflexions où perçait la mauvaise humeur. On sait comment Racine répondit dans sa préface de *Britannicus*, un chef-d'œuvre de colère spirituelle et de raillerie mordante. Toutes les critiques de l'auteur du *Cid* y sont retournées contre lui, et le pauvre Corneille y est clairement désigné par une malicieuse citation de Térence :

Veteris malevoli poetæ

(un vieux poëte malveillant). L'inimitié des deux grands hommes s'accrut encore par l'idée que la duchesse d'Orléans eut de les mettre aux prises à leur insu, sur le sujet de *Bérénice*. L'échec du vieux poëte augmenta sa malveillance, qu'il ne dissimula plus. Le pauvre grand génie, naïf et tout de premier mouvement, ne savait point cacher ses impatiences, et son brillant rival, qui était bien le plus irritable des irritables poëtes, ne pouvait résister à l'envie de lancer sur ses détracteurs un trait acéré. Le succès d'*Iphigénie*, le désastre de *Suréna* auraient peut-être donné lieu à de nouvelles querelles, si Corneille n'était mort peu après. Racine prononça à l'Académie son éloge en termes magnifiques ; c'était se venger en homme d'esprit et de cœur. « Il n'appartenait qu'à M. Racine, dit un des beaux esprits du temps, d'enterrer Corneille. » Autour des deux poëtes, toute la république des lettres et toute la société élégante avait pris parti pour l'un ou pour l'autre. Racine eut contre lui d'abord le neveu du grand poëte, Fontenelle, auteur lui-même, et qu'il avait berné un jour, en compagnie de trois ou quatre rimailleurs, dans une très-piquante épigramme :

Ces jours passés, chez un viell histrion,
Un chronigueur émut la question
Quand dans Paris commença la méthode
De ces siffiets qui sont tant à la mode.
« Ce fut, dit l'un, aux pièces de Boyer.
Gens pour Pradon voulurent parier.
« Non, dit l'acteur, je sais toute l'histoire,
Que par degrés je vais vous débrouiller :
Boyer apprit au parterre à bâiller ;
Quand à Pradon, si j'ai bonne mémoire,
Pommes sur lui volèrent largement ;
Mais quand siffiets prirent commencement,
C'est d'y jouair, j'en suis témoin fidèle,
C'est à l'Aspar du sieur de Fontenelle.

Fontenelle ne pardonna pas à Racine cette raillerie incisive. Dans toutes ses œuvres, dans sa *Vie de Corneille*, dans ses *Réflexions sur la poésie*, il affecte pour l'auteur d'*Andromaque* un silence écrasant ou l'accable de sous-entendus malveillants ; il contesta le succès d'*Esther* et le mérite d'*Athalie*. Racine, Boileau et leurs amis ne se gênèrent point à leur tour pour mettre de toutes leurs forces obstacle à son élection à l'Académie. Fontenelle avait pour allié dans cette guerre de Visé, le rédacteur du *Mercure galant*, auteur plein de prétentions et de sottises, qui parodiait les comédies de Molière et élevait jusqu'au ciel les derniers ouvrages de Corneille ; il ne fait pas oublier son collaborateur Robinet, l'auteur de la *Gazette rimée*, qui admire Boyer et qui croit faire une allusion à Racine en parlant de *stérile auteur*. Ajoutons les Boyer, les Pradon et leurs égaux, et nous aurons la liste complète des hommes jaloux qui doutent du talent de Racine. Dans la société élégante et à la cour, Racine compte aussi de nombreux ennemis ; quelques-uns ne le rabaissaient que par un vif sentiment d'admiration pour leur cher Corneille ; d'autres lui avaient voué une haine véritable. Parmi les premiers, il faut ranger le duc de Montausier, le duc de Longueville et surtout Mme de Sévigné, qui « est folle de son vieil ami Corneille. — « C'est le bon goût, tenons-nous-y, » dit-elle ailleurs, et elle se plaint du bruit importun de *Bajazet*. Mais elle n'a jamais dit que Racine passerait comme le café ; la vérité est qu'elle était peu sympathique à l'un et qu'elle n'aimait point l'autre. Mais elle ne fut point injuste ; après avoir dit que Racine n'écrivait que pour la Champmeslé et déclaré qu'il avait « bien de l'esprit, » nous la verrons plus tard enthousiaste d'*Esther*, et même, à *Andromaque*, « pleurer plus de six larmes. » Quant à Ségrais et à Saint-Evremond, ce sont aussi plutôt des amis passionnés de Corneille que des ennemis de Racine. Les vrais ennemis de notre poëte furent le duc de Nevers et la duchesse de Bouillon, sa sœur, assistés de Mlles Deshoulières. Ces puissants personnages donnèrent carrière à leur haine à propos de la représentation de *Phèdre*, que M. Deltour a racontée d'une façon très-intéressante. Les restes de l'hôtel de Rambouillet organisèrent contre ce chef-d'œuvre une cabale formidable ; pendant que toute la salle de l'hôtel de Bourgogne, louée par la duchesse de Bourgogne, restait silencieuse à ces beaux vers, la *Phèdre* de Pradon recevait à l'hôtel Guénégaud une véritable ovation. Puis la guerre des épigrammes commença. Mlle Deshoulières ouvrit le feu par un méchant sonnet qui courut la cour et la ville :

Dans un fauteuil doré, Phèdre, tremblante et blême,
Dit des vers où d'abord personne n'entend rien...

Racine et Boileau, ou leurs amis, qui attribuaient cette plate pièce au duc de Nevers, rimeur à ses heures, répostèrent par un sonnet tout pareil, mais sanglant :

Dans un palais doré, Domon, tremblant et blême,
Fait des vers où jamais personne n'entend rien.
Il n'est ni courtisan, ni guerrier, ni chrétien,
Et souvent pour rimer il s'enferme lui-même.
La Muse par malheur le hait autant qu'il l'aime ;
Il a d'un franc poëte et l'air et le maintien,
Il veut juger de tout et n'en juge pas bien ;
Il a pour le phœbus une tendresse extrême...

Et, dans un tercet fort hardi, les poëtes se permettaient de faire allusion à l'attachement un peu trop passionné du duc de Nevers pour sa sœur, la belle duchesse de Mazarin. Le duc s'emporta, et aux excuses de Racine et de Boileau, qui désavouaient le sonnet, il répondit par un autre sonnet tout menaçant :

Racine et Despréaux, l'air triste et le teint blême,
Viennent demander grâce et ne confessent rien...
. . . . . .
Vous en serez punis, satiriques ingrats,
Non pas en trahison, d'un sou de mort-aux-rats,
Mais de coups de bâton donnés en plein théâtre.

Par contre, les poëtes menacés si brutalement reçurent un éclatant témoignage de sympathie. Le prince de Condé leur fit écrire par son fils : « Si vous n'avez pas fait le sonnet, venez à l'hôtel de Condé ; si vous avez fait le sonnet, venez aussi à l'hôtel de Condé. » Devant ce trempet, la vengeance du duc de Nevers dut s'arrêter ; mais il fit immédiatement courir le bruit que les coups de bâton avaient été bel et bien donnés. Un professeur du collége de Navarre composa à ce sujet un quatrième sonnet, toujours sur les mêmes rimes :

Dans un coin de Paris, Boileau, tremblant et blême,
Fut hier bien frotté, quoiqu'il n'en dise rien.

L'arrêt du public équitable, admis enfin à applaudir la *Phèdre* de Racine et à siffler la sotte élucubration de Pradon, vengea solennellement Racine. On remarqua beaucoup que Pradon, en dédiant sa pièce à la duchesse de Bouillon, eut raison de faire son épître cet audacieux mensonge : « On sait que Votre Altesse ne juge jamais des ouvrages par cabale ou par prévention. » C'était hardi. M. Deltour, qui fait l'histoire de toutes les pièces de Racine, donne aussi sur *Athalie* des détails utiles ; entre autres erreurs, il rectifie celle qui attribue la chute de la pièce au mécontentement du roi, à cause des allusions qu'y aurait mises le poëte. Il n'en est rien ; le roi a vit jouer avec plaisir, Mme de Maintenon l'admira ; Arnauld en félicita Racine ; Fénélon en parla avec enthousiasme ; Mme de Caylus, dans ses *Souvenirs*, et Boileau, dans ses *Lettres*, la considèrent comme un succès. La chute véritable d'*Athalie* n'eut lieu qu'à Paris, et l'on n'ignore pas que, lorsque les ingénieux jouèrent pour la première fois, en 1715, elle retrouva ses légitimes applaudissements. De toute cette histoire intéressante, il ressort que Racine, soutenu toujours par son ami Boileau, qui rompit mainte lance pour lui, avait assez d'esprit pour tenir tête à tous ses adversaires. Toutes les fois qu'un vexation le fait sortir de sa tranquillité ordinaire, il sème à pleines mains l'ironie et le sarcasme ; témoin sa querelle avec Port-Royal et l'auteur des *Visionnaires*. Toutes ses épigrammes sont des chefs-d'œuvre : toutes blessent au vif ; citons encore celle qu'il lança contre le duc de Nevers, qui avait critiqué certains personnages d'*Andromaque* :

Créqui prétend qu'Oreste est un pauvre homme,
Qui soutient mal le rang d'ambassadeur ;
Et Créqui de ce rang soutient bien la splendeur !
Si quelqu'un l'entend mieux, je l'rai chez à Rome.

Or, cinq ans auparavant, l'insolence de Créqui, ambassadeur à Rome, avait failli troubler la chrétienté.

Ennemi des Français (L') ou *Il Misogallo*, ouvrage d'Alfieri. V. MISOGALLO (il).

ENNEMOND (saint), appelé vulgairement **Chamond, Chamont**, prélat français, né à Lyon au commencement du VIIe siècle, assassiné près de Chalon-sur-Saône le 28 septembre 657. Fils de Delphinus et de Gondia, Dagobert avait nommé préfet de Lyon, Ennemond dut à la position de son père autant qu'à ses sentiments de piété bien connus d'être appelé, en 656, à l'évêché de Lyon. Le nouvel évêque mit tous ses soins au service de la charité. Il fit achever l'asile de Saint-Pierre et ordonna la construction d'une maison hospitalière de filles consacrées aux pauvres. Les bonnes œuvres d'Ennemond lui valurent bientôt une réputation de sainteté qui parvint jusqu'aux oreilles de Clotaire II, qui le prit en grande estime et voulut que Clotaire, son fils, fût tenu par ce saint évêque sur les fonts baptismaux. Mais les choses changèrent de face à la mort de Clovis II. Ebroin, maire du palais sous Clotaire, se montra jaloux de l'influence de saint Ennemond et de son frère Delphin, et il ne put leur pardonner les protestations nombreuses qu'ils avaient fait entendre, à diverses reprises, contre les actes de violence et d'injustice commis dans la province lyonnaise. Delphin, appelé à Orléans, comparut devant une assemblée composée de créatures d'Ebroin : il fut condamné à mort et eut la tête tranchée.

La mort de Delphin devait être pour saint Ennemond un avertissement de se préparer à mourir. Les deux frères avaient soulevé contre eux les mêmes haines et étaient coupables des mêmes crimes aux yeux d'Ebroin ; ils se ressemblaient trop pour n'avoir pas le même sort. Il s'agissait de tirer saint Ennemond du milieu de son troupeau, qui ne l'aurait peut-être pas laissé tout impunément. Ebroin, à qui les moyens ne manquaient pas plus que la volonté de faire le mal, lui envoya un ordre, *mandatum regis*, de se rendre à la cour. Le saint évêque, bien qu'il dût s'attendre à tout, obéit ; il partit avec ceux qui lui avaient apporté l'ordre du roi et qui l'assassinèrent près de Chalon-sur-Saône. Wilfrid, jeune Anglo-Saxon qui avait voulu l'accompagner, fut épargné parce qu'il était étranger. C'est ce même Wilfrid qui convertit au christianisme les Saxons méridionaux d'Angleterre, dont il fut l'apôtre.

On raconte que le corps de saint Ennemond, exposé par ses assassins dans un bateau sur la Saône, sans rames et sans conducteur, vint tout seul jusqu'à Lyon, ce qui était assez naturel, et, ce qui l'était moins, faisant sonner les cloches des églises qui étaient sur son passage. On ajoute qu'arrivé à ce point où les eaux du fleuve coulaient devant les maisons de la ville, il s'arrêta, mû par les invitations du clergé et du peuple, que lorsque ses deux sœurs, religieuses de l'abbaye de Saint-Pierre, qui avait été, à ce qu'il paraît, instituée par lui, vinrent l'en solliciter. Nous n'avons pas besoin de dire que cette histoire ne put s'accréditer qu'en ces temps d'ignorance où l'on ne croyait pas à la sainteté sans prodiges et sans miracles.

Telle est la légende de saint Ennemond. Delphin, quarante et unième évêque de Lyon, d'après la liste des évêques de cette ville. La chrétienté honore la mémoire de saint Ennemond le 28 septembre.

ENNEMOSER (Joseph), médecin et philosophe allemand, né à Hinterscex (Tyrol) en 1787, mort en 1854. Il était fils d'un berger ; son amour précoce pour la science attira l'attention de quelques ecclésiastiques, qui l'envoyèrent, en 1806, à l'université d'Inspruck, où il eut pour condisciple le célèbre Hœfer. Lorsque la guerre de 1809 éclata, il suivit ce dernier en qualité de secrétaire particulier et se distingua à ses côtés d'abord, puis comme chef d'un corps de volontaires tyroliens. A la paix, il se rendit à Vienne pour y terminer ses études ; mais le manque de ressources le força à entrer au service d'un marchand avec lequel il voyagea jusqu'au jour où la générosité d'un propriétaire de Berlin le mit en position de reprendre ses études médicales et philosophiques. En 1813, lors de l'explosion de la guerre de Russie, il fut envoyé avec quelques Tyroliens en Angleterre, afin d'y chercher des subsides pour aider à un soulèvement dans le Tyrol ; mais, dès qu'il apprit l'entrée de Napoléon en campagne, il revint en Prusse par la Suède et faillit périr dans une tempête, à la suite de laquelle le bâtiment qui le portait fut tout désemparé et resta quinze jours à l'aventure sur les flots. Il entra alors comme officier dans le corps des volontaires de Lutzow, où, pendant les campagnes de 1813 et 1814, il commanda une compagnie de chasseurs tyroliens. Il se distingua à tous les combats auxquels il prit part, mais surtout à Lanenbourg, à Moëlln, à Ratzebourg, contre le corps de Davout, et au siége de Juliers (mars 1814).

Après la paix de Paris, Ennemoser revint à Berlin, où il se mit à étudier, en 1816, docteur en médecine. Il se mit alors à exercer la pratique de son art, visita l'Angleterre, la Hollande et plusieurs stations balnéaires de l'Allemagne et s'adonna ensuite complétement, sous la direction du professeur Wolfart, à l'étude du magnétisme animal appliqué à la médecine. En 1819, on lui confia, à l'université qui venait d'être fondée à Bonn, une chaire de médecine, qu'il occupa jusqu'en 1837 ; le désir de revoir son pays lui fit alors prendre sa retraite. Il s'établit d'abord à Inspruck ; mais, ne trouvant pas dans cette ville toutes les facilités nécessaires pour ses travaux littéraires, il alla, en 1841, se fixer à Munich, où il acquit une grande réputation dans la pratique de la médecine magnétique. Son ouvrage le plus remarquable est le *Magnétisme dans son développement historique* (Leipzig, 1819) ; il en a été publié sous ce titre : *Histoire du magnétisme* (Leipzig, 1844) une deuxième édition dont l'*Histoire de la magie* forme le premier volume. Nous citerons encore d'Ennemoser : *Recherches historico-psychologiques sur l'origine et l'essence de l'âme humaine* (1824) ; *Études anthropologiques pour servir à une meilleure connaissance de l'homme* (1824) ; le *Magnétisme dans ses rapports avec la nature et la religion* (1842) ; l'*Esprit de l'homme dans la nature* (1849) ; *Introduction à la pratique du mesmérisme* (1852).

ENNEDA, bourg de Suisse, canton de Glaris, vis-à-vis de cette ville, sur la Linth ; 2,000 hab., presque tous commerçants. Belle église et nombreuses écoles.

ENNÉOCTONE s. m. (énn-né-o-kto-ne — du gr. *enneos*, muet ; *ktonos*, meurtrier). Ornith. Section du genre pie-grièche.

ENNERDALE, lac d'Angleterre, aux environs de Wittehaven, au milieu de montagnes sauvages et pittoresques. Du sein de ses eaux surgit une île rocheuse. Ce lac, qui donne naissance à la rivière Ehen, « est peut-être, dit M. Esquiros, de tous les lacs anglais celui qui convient le mieux aux contemplateurs de la nature et aux amis de la solitude. »

ENNERY (Victor-Thérèse CHARPENTIER, comte D'), général et colonisateur, né à Paris, mort en Irlande, en 1777. Il acheta une charge de maréchal des logis des armées, entra dans le conseil du prince de Condé, devint maréchal de camp en 1762, lieutenant général en 1763 et fut envoyé comme gouverneur dans les colonies par le duc de Choiseul. Il ajouta Sainte-Lucie aux possessions françaises, fit exécuter de grands travaux d'utilité publique, des canaux, des défrichements, des édifices, apaisa les rivalités et décida les questions de frontières survenues avec les Anglais et les Espagnols, et mourut trop tôt épuisé par le climat.

ENNERY (Michel D'), archéologue français, né à Metz en 1709, mort à Paris en 1786. Devenu trésorier de sa ville natale, il s'occupa des lors de l'étude des médailles, se forma un magnifique cabinet dont il accrut sans cesse les richesses dans des voyages en Allemagne et en Italie, et finit par se fixer à Paris, où il acheta une charge de secrétaire du roi. Il fut un des fondateurs de l'Académie de Metz. La mort ne lui laissa pas le temps de rédiger le catalogue de son précieux cabinet de numismatique, qui comprenaient vingt-deux mille médailles, dont vingt mille anciennes ; mais ce catalogue fut dressé en 1788, époque à laquelle son cabinet fut vendu et dispersé. Cet archéologue a édité et annoté un très-curieux ouvrage du numismate Ancher Tobiezen Duby, intitulé : *Recueil général des pièces obsidionales et de nécessité* (Paris, 1786, in-4o), suivi des *Récréations numismatiques*.

ENNERY (Adolphe-Philippe D'), **auteur dramatique** français. V. DENNERY.

ENNETIÈRES (Marie D'), femme poëte belge, née à Tournay en 1500. Elle se maria d'abord, puis entra au couvent, où elle se distingua par son talent poétique et par son zèle pour la défense de la foi. On ignore l'époque de sa mort. Le plus remarquable de ses écrits est une pièce en vers français intitulée : *Epistre contre les Turcqz, juifs, infidèles, faulx chrétiens, anabaptistes et lutheriens* (1539, in-8o).

ENNETIÈRES (Jean D'), littérateur flamand, petit-neveu de la précédente, né à Tournay, vers 1585, mort en 1656. Il cultiva la poésie et les lettres, mais y réussit peu, bien qu'il eût abordé des genres fort divers : les *Amours de Théagène et de Philaxène*, en vers (Tournay, 1610) ; le *Chevalier sans reproche*, roman de *Laing*, en prose (Tournay, 1633) ; les *Quatre baisers que l'âme devote peut donner à son Dieu en ce mond* (Tournay, 1641), en vers de huit syllabes ; *Sainte Aldégonde*, comédie en cinq actes et en vers (Tournay, 1645). Dans cette pièce bizarre, il s'est attaché à exposer un style trivial les extases de l'amour divin.

ENNEZAT, bourg de France (Puy-de-Dôme), ch.-l. de cant., arrond. et à 10 kilom. E. de Riom, sur l'Embesne ; pop. agglo. 1,269 hab. — pop. tot. 1,646 hab. Fabrique de serge ; filature de lin. La nef de l'église, monument historique, date du XIIe siècle. Le chœur et le transsept, du XIIIe siècle, renferment des peintures murales très-remarquables. Important commerce de grains. Un *tumulus* se voit aux environs d'Ennezat.

ENNIA NÆVIA, femme de Macron, chef des cohortes prétoriennes de Tibère. Voici quelle infamie a fait inscrire ce nom dans l'histoire et l'a fait parvenir jusqu'à nous. Caïus Caligula avait, en ce temps-là, les bonnes grâces du Tibère. Macron, cultivant les lettres et la poésie et supportant noblement sa pauvreté. Environ douze ans plus tard, il alla combattre en Etolie avec Fulvius Nobilior, et mérita de partager son triomphe ; car il avait, à l'alliance d'un soldat en même temps que le génie d'un grand poëte. Un fait qui témoigne en faveur de la facilité de son caractère, c'est que, tout en étant l'ami le plus intime de Porcius Caton, le rude plébéien, il n'en resta pas moins le protégé et même le favori des Scipions, qui lui donnèrent, après sa mort, une place dans leur tombeau de famille.

Il avait composé, sous le titre d'*Annales*, une vaste épopée en dix-huit livres, où il chantait en vers héroïques toute l'histoire romaine depuis les amours de Mars et de Rhéa jusqu'à son époque. C'était une chronique en vers plutôt qu'un poëme. Il en reste des fragments assez considérables qui témoignent d'une imitation souvent heureuse d'Homère. Le style est dur, mais ne manque pas d'une certaine grandeur. Les efforts du poëte pour transporter dans un dialecte encore barbare les beautés de la versification grecque l'ont fait admirer des hommes de construction qu'ont évitées avec soin les poëtes élégants du siècle d'Auguste ; mais il a souvent plus de force et d'originalité qu'eux. Ce fut lui qui introduisit dans la poésie latine les vers hexamètres. Ses *Annales* étaient tellement estimées des Romains, qu'on en faisait à de certains jours des lectures publiques, usage qui subsista jusque sous les empereurs.

Ennius avait écrit aussi des *tragédies*, imitées le plus ordinairement d'Euripide, et qui eurent un grand succès. Il n'en reste que quelques fragments ; mais on sait, entre autres particularités curieuses, qu'il les avait empreintes du scepticisme railleur qui était un des caractères de son génie. Sa pièce de *Télamon* était surtout fameuse sous ce rapport. Chose remarquable, Cicéron nous apprend que ces traits satiriques contre les augures, les prêtres, et même contre les dieux, étaient accueillis par les applaudissements enthousiastes du peuple.

Ennius avait laissé six livres de satires, genre dont il est en quelque sorte l'inventeur, une traduction du livre sceptique d'Evhémère et plusieurs autres poëmes. Il avait cultivé tous les genres de littérature, et il est, à juste titre, considéré comme l'un des pères de la poésie latine. On conjecture que ses nombreux ouvrages existaient encore au XIIIe siècle de l'ère chrétienne. Il n'en reste malheureusement plus que des débris recueillis çà et là dans les anciens auteurs. C'est une perte à jamais regrettable et pour l'histoire et pour la littérature.

Cicéron avait pour son génie la plus haute estime et citait à chaque instant ses vers ; Lucrèce, Properce, Silius Italicus, Macrobe, Ovide, Quintilien, etc., lui ont prodigué les plus grands éloges ; Horace, malgré sa partialité contre les vieux poëtes latins, reconnaît les services qu'il avait rendus à la littérature ; beaucoup de poëtes, Virgile entre autres, lui ont emprunté quelques-unes de leurs inspirations. Il a même eu des admirateurs passionnés, notamment l'empereur Adrien, qui ne craignait pas de le placer au-dessus du chantre de l'*Enéide*. Mais c'est là une exagération évidente. Ennius fut un poëte remarquable pour son époque ; mais il lui manqua cette faculté créatrice et cette puissance d'originalité qui font les grands poëtes. Ses fragments ont été recueillis par Robert et Henri Estienne (1564), par Hesselius (1707), par Maittaire, dans le *Corpus poetarum*, et en partie par Egger (1843).

Ennius, qui s'appelait lui-même l'Homère des Latins, fit sa propre épitaphe, où il se décerne franchement les plus grands éloges :

Aspicite, ô cives, senis Ennii imagini formam ;
Hic vestrum pinxit maxima facta patrum.
Nemo me lacrymis decoret, neque funera fletu
Faxit ; cur ? volito vivus per ora virum.

« Regardez, ô citoyens, l'image du vieil Ennius. Il peignit les hauts faits de vos pères. Que personne ne m'honore par des pleurs, ni ne fasse ce qu'on a coutume de faire aux funérailles. Pourquoi ? je vole vivant par la bouche des hommes. »

Ennius, nous l'avons déjà dit plus haut, avait un style où se faisaient remarquer toute la rudesse et toute la sévérité de son siècle ; mais le défaut de pureté et d'élégance y était racheté par la force des expressions, et Virgile ne dédaigna pas de transporter dans son *Enéide* des vers entiers d'Ennius, ce qui a fait dire au grand poëte latin qu'il avait su tirer des perles précieuses du fumier d'Ennius : *De stercore Ennii*. Cette expression injuste de Virgile est passée dans notre langue pour faire entendre que l'on peut trouver des idées ingénieuses dans des auteurs médiocres, et surtout dans les premiers vieux auteurs. En voici quelques exemples :

« Saint-Amand est un grand poëte, d'un magnifique mauvais goût, et d'une verve chaude et luxuriante, qui cache beaucoup de *diamants dans son fumier*. »

THÉOPHILE GAUTIER.

« Dans les poëtes de second ordre, vous retrouverez tout ce que les aristocrates de l'art ont dédaigné de mettre en œuvre : le grotesque, le fantastique, le trivial, l'ignoble, la saillie hasardeuse, le proverbe populaire, enfin tout le mauvais goût avec ses bonnes fortunes, avec son clinquant, qui peut être de l'or. Ce n'est que *dans le fumier que se trouvent les perles.* »

THÉOPHILE GAUTIER.

« Le père Pierre de Saint-Louis est le poëte du monde qui a eu le goût le plus monstrueusement dépravé. Mais il est très-intéressant à lire pour les artistes ; c'est une étude curieuse et qui sert à faire toucher au doigt le point d'intersection où le génie tourne à la folie. Les gens inattentifs riront aux éclats ; mais ceux que des barbarismes et des fautes de goût ne rebutent pas trouveront encore quelques *perles dans ce fumier.* »

THÉOPHILE GAUTIER.

« Comme Virgile, qui tirait des *perles du fumier d'Ennius* pour les enchâsser dans l'or de son vers divin, M. Paul de Kock a tout simplement enchâssé la perle de *Sous les tilleuls* dans son roman de *Moustache*. Seulement, ici, la perle n'avait aucun besoin d'être nettoyée et polie ; elle était ronde, parfaite, du plus bel orient, délicatement montée et mise en œuvre ; elle a été tirée de son écrin pour être enfouie dans le fumier. »

THÉOPHILE GAUTIER.

« Le style de Restif de la Bretonne, chacun le connaît par l'une ou l'autre de ses œuvres, qu'on n'avoue guère avoir lues, mais où l'on a parfois jeté les yeux. Une ligne qui serait digne des classiques apparaît tout à coup au milieu du *fumier, comme les joyaux d'Ennius.* »

GÉRARD DE NERVAL.

« Pour comble de calamité et d'horreur, c'est moi qui autrefois parlai le premier de ce Shakspeare ; c'est moi qui le premier montrai aux Français quelques *perles* que j'avais trouvées dans son énorme *fumier.* »

VOLTAIRE.

« Marphurius est un de ces nombreux docteurs que vous rencontrez à chaque page du *Pantagruel*, une de ces *perles* que Molière a ramassées avec tant de bonheur et de coquetterie dans le riche *fumier* de Rabelais. »

JULES JANIN.

« La Fontaine lui-même, chez nous, tout divin qu'il est, et le premier de nos écrivains pour la connaissance de la langue, souvent ne distingue pas assez le français du gaulois. Virgile seul, plein d'archaïsmes, se pare et s'embellit des dépouilles d'Ennius, et chez lui *le vieux style a des grâces nouvelles.* »

PAUL-LOUIS COURIER.

« Voltaire disait, en parlant du plagiat que Préron lui reprochait : Il en est des livres comme du feu dans nos foyers ; on va le prendre chez le voisin, on l'allume chez soi, on le communique à d'autres, et il appartient à tous. Virgile trouvait *des perles dans le fumier d'Ennius*. Gessner n'a fait qu'imiter Théocrite ; Buffon emprunta à Pline ce que ce naturaliste devait lui-même à Aristote. »

(*Galerie de littérature.*)

« La parure ajoute à la beauté : la cause des habits est gagnée. Il n'est pas donné à tout le monde de discerner tout d'abord l'âme à travers l'enveloppe du corps. Il faut être Virgile pour savoir tirer *les perles du fumier d'Ennius*. Quelque belle que soit votre âme, vous ne pouvez vous en revêtir. »

ALPHONSE KARR.

ENNOBLI, IE (an-no-bli) part. passé du v. Ennoblir. Rendu, devenu noble ou plus noble, plus élevé : *Cœur* ENNOBLI *par la souffrance. L'amour de la gloire n'est qu'une vanité* ENNOBLIE *par le but.* (Laténa.)

ENNOBLIR v. a. ou tr. (an-no-blir — du préf. *en*, et de *noble*). Donner de la dignité, de l'élévation, de la noblesse à : *La morale* ENNOBLIT *l'homme. La piété véritable élève l'esprit*, ENNOBLIT *le cœur, affermit le courage.* (Mass.) *La sagesse pallie les défauts du corps,* ENNOBLIT *l'esprit.* (Fasc.) *De toutes les passions, l'amour est celle qui* ENNOBLIT *le plus l'âme et le cœur.* (Mme de Tencin.) *L'amour prépare et* ENNOBLIT *l'union des sexes.* (Laténa.) *La douleur* ENNOBLIT *les personnes les plus vulgaires.* (Balz.)

— Absol. : *Ce qui est simplement utile n'*ENNOBLIRA *jamais.* (Renan.)

Ennoblir v. pr. Etre ennobli : *On s'*ENNOBLIT *en perfectionnant sa raison.* (Volt.) *Plus la pensée s'*ENNOBLIT, *plus elle est invincible-ment attirée vers les abîmes de la réflexion.* (Mme de Staël.) *La vertu qui s'*ENNOBLIT *pour le péril est la sœur aînée de la gloire.* (E. de Gir.)

— **Syn. Ennoblir, anoblir.** V. ANOBLIR.

— **Antonymes.** Dégrader, avilir.

ENNOBLISSEMENT s. m. (an-no-bli-seman — rad. *ennoblir*). Action d'ennoblir, de rendre digne, noble : *La persécution est un germe d'*ENNOBLISSEMENT *pour les proscrits.* (Fourier.) *Il y a un* ENNOBLISSEMENT *dû à l'amour vrai, qui peut relever une femme tombée.* (Balz.)

ENNODIUS (Magnus-Félix), écrivain ecclésiastique, un des Pères de l'Eglise latine, né en Gaule, peut-être à Arles, vers 473, d'une famille très-considérable, mort à Pavie en 521. L'invasion des Wisigoths le força de se réfugier à Milan, où une de ses tantes lui fit donner une excellente éducation. Après la mort de sa parente, tout jeune encore, il épousa une dame noble et riche, Mélanide, avec qui il alla habiter Pavie. Là, il connut l'évêque saint Epiphane, qui, frappé des talents du jeune homme, l'ordonna diacre contre son gré, en 494. Comme il aimait fort sa jeune femme, il continua à vivre avec elle ; mais bientôt, cédant aux instances de l'évêque, il se détermina à renoncer au monde, en même temps que Mélanide consentait à se vouer à une continence rigoureuse. En 496, il suivit comme diacre saint Epiphane à la cour du roi de Bourgogne, Gondebaud, et, après la mort de l'évêque de Pavie (499), il se rendit à Rome, où il acquit une grande réputation par son savoir et par son éloquence. Une apologie qu'il composa pour le pape Symmaque et un panégyrique de Théodoric, roi des Ostrogoths (507), le mirent surtout en évidence. Il fut appelé au siége épiscopal de Pavie vers 511, et remplit, en 515 et 517, des missions auprès de la cour de Constantinople, afin de faire cesser les dissensions des Eglises d'Orient et d'Occident. Ses écrits ont été publiés plusieurs fois, et notamment dans les *Opera varia S. S. Patrum* de Sirmond (Paris, 1612). On y remarque un *Panégyrique de Théodoric*, utile à consulter pour l'étude de l'histoire ; des *Lettres* intéressantes, au nombre de 296, et relatives aux événements qui se sont accomplis entre les années 498 et 514 ; *Adversus eos qui contra synodum scribere præsumpserunt vita viri beatissimi Epiphani*, son ouvrage le plus important et le mieux écrit, dont Arnauld d'Andilly a donné une traduction française dans ses *Vies des saints*; *Eucharisticon de vita*, relation de la vie d'Ennodius écrite par lui-même ; *Præceptum de cellulanis episcoporum*; *Orationes*, discours ou sermons au nombre de vingt-huit ; des *Poésies* latines, comprenant des hymnes, des épitaphes, des inscriptions, etc., et insérées dans le *Syllabus poetarum christianorum veterum* (Leipzig, 1686). L'Eglise honore ce saint le 17 juillet.

ENNOÉMATIQUE adj. (èn-no-é-ma-ti-ke — du gr. *ennoéma*, conception). Philos. Qui se forme dans l'esprit. ‖ *Définition ennoématique*, Celle qu'on donne d'une idée telle qu'on la conçoit dans l'esprit, et non telle qu'elle est donnée par l'expérience.

ENNOÈME s. m. (èn-no-è-me — gr. *ennoéma* ; de *en*, dans, et de *noos*, esprit). Philos. Produit de la conception.

ENNOERGIE s. f. (èn-no-èr-jî — du gr. *en*,

dans; *noos*, esprit; *ergon*, ouvrage). Philos. Conception active, faculté de concevoir des idées.

ENNOMOS s. m. (ènn-no-moss — mot gr. qui signifie *proportionné*, régulier). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des phalènes : *En mai et en juin, les* ENNOMOS *se montrent sous forme de chenilles.* (Duponchel.) ‖ On dit aussi ENNOME.

— **Encycl.** Entom. Les *ennomos* sont des papillons nocturnes du groupe des phalènes. Ils ont des ailes anguleuses et plus ou moins dentées ou sinuées; leur couleur dominante est le jaune fauve. Les chenilles sont généralement allongées et ressemblent, pour la forme et la couleur, à de petites branches d'arbre; leur corps présente çà et là des nœuds et des excroissances qui simulent des bourgeons; cette apparence les soustrait aux recherches de leurs ennemis. Elles paraissent ordinairement en mai et en juin, et subissent leurs métamorphoses dans le courant de l'été. Les chrysalides sont renfermées dans de légers cocons soyeux, placés sur la terre ou entre les feuilles des arbres. Les papillons paraissent, pour la plupart, en juillet et en août. Ce genre comprend un assez grand nombre d'espèces; l'Europe en possède à elle seule une vingtaine, qui presque toutes se trouvent en France.

ENNOYAGE s. m. (an-noi-ia-je — du préf. *en*, et de *noyer*). Géol. Sorte de gouttière, tantôt horizontale, tantôt inclinée, que forment parfois les plis d'une couche.

ENNUI s. m. (an-nui — Pour l'étymologie, voir la partie encycl.). Lassitude morale produite par le désœuvrement : *Tomber dans l'*ENNUI. *Eprouver un* ENNUI *invincible. Succomber à l'*ENNUI. *Je hais l'*ENNUI *plus que la mort.* (Mme de Sév.) *Les âmes justes trouvent dans l'ordre le remède de l'*ENNUI. (Mass.) *L'*ENNUI *vient du sentiment de notre vide.* (Vauven.) *L'*ENNUI *est un avant-goût du néant.* (Mme du Deffant.) *L'*ENNUI *est le malheur des gens heureux.* (H. Walpole.) *Tout prince qui aspire au despotisme aspire à l'honneur de mourir d'*ENNUI. (J.-J. Rouss.) *Plus l'âme est vaste, plus l'*ENNUI *est grand.* (Lamart.) *Le remède contre l'*ENNUI, *c'est le travail et non le plaisir.* (Trublet.)

Mais l'*ennui* vient à pas comptés
S'asseoir entre deux majestés.
VOLTAIRE.

Il est des jours d'*ennui*, d'abattement extrême,
Où l'homme le plus ferme est à charge à lui-même.
DUCIS.

Sur un trône l'*ennui* se carre,
Fier d'être encensé par des sots.
BÉRANGER.

— Désagrément, contrariété. *Les* ENNUIS *de la grandeur. Faites-moi part de vos* ENNUIS. *Nous charmons nos* ENNUIS *présents par l'espoir d'un avenir chimérique.* (Mass.) *Beaucoup de patience fait supporter un peu d'*ENNUI. (Chateaub.) *La liberté a ses* ENNUIS, *qu'il faut subir pour jouir de ses bienfaits.* (Guizot.)

La vie est-elle toute aux *ennuis* condamnée?
L'hiver ne glace point tous les mois de l'année.
A. CHÉNIER.

— **Epithètes.** Epais, lourd, pesant, accablant, sombre, morne, triste, léthargique, mortel, cruel, douloureux, dévorant, charmé, calmé, dissipé.

— **Antonymes.** Amusement, divertissement, plaisir, récréation.

— **Encycl.** Linguist. Caseneuve fait dériver *ennui* du grec *ennoia*, qui signifie une forte application de l'entendement à quelque chose, de *en*, dans, et *noos*, esprit; mais cette étymologie n'est pas plus sérieuse ni plus discutable que celle de Fréd. Morel, qui dérive *ennui* du grec *ania*, fâcherie. Ce sont là de ces rapprochements absurdes et de pure fantaisie dont nos anciens étymologistes sont si prodigues. Ménage, avec plus de vraisemblance, indique l'espagnol *enoja* et *enojo*, qui a la même signification, et qu'il tire du latin *in*, particule intensitive, et de *noxa* ou *noxia*, tort, préjudice; et il est fort possible que cette dérivation soit la véritable. Le latin *noxa* se rapporte, pour sa part, suivant Eichhoff, à la racine sanscrite *naç*, périr, détruire, nuire; grec *neô, noseô, nussô*; latin *noceo, neco*, allemand *nake;* anglais *nick*, d'où aussi le latin *nex*, meurtre; en sanscrit *naças*, destruction; grec *nosos*, maladie, et le grec *nekus*, mort; en sanscrit *naçin, nastas*, détruit. C'est à la même racine qu'il faut rapporter le nom de la nuit, latin *nox*, grec *nux*, en sanscrit *niç, niça*, la mort du jour; et celui du *nectar*, boisson qui tue le souvenir des choses terrestres. M. Littré n'admet point la dérivation de *noxa* proposée par Ménage. Suivant lui, la forme du mot se prête peu à cette étymologie, et *noxa* ou *noxia* aurait donné *nose* ou *noise*. Fauriel propose le basque *enoch;* mais rien ne garantit que *enoch* ne soit venu de l'espagnol *enojo* dans le basque plutôt que du basque dans l'espagnol. Pour ces raisons, Diez, se joignant à Cabrera, propose le latin *odium*, haine, le même, suivant Eichhoff, que le grec *ôsis* et le sanscrit *yudh, yuddhan*, lutte, de la racine sanscrite *yudh*, repousser, combattre. De la locution : *Est mihi in odio*, cela m'ennuie, serait venu un substantif *inodium*, qui permet la dérivation des formes romanes et les explique toutes, l'italien *noja* et l'ancien italien *nojo*, ennui, ayant perdu l'*i* ou l'*e* par une aphérèse qui n'est pas rare dans cette langue. Ce qui donnerait, suivant ses défenseurs, beaucoup de force à cette étymologie, c'est que *inodio* se trouve effectivement dans l'ancien parler vénitien, dont Diez rapporte ces exemples-ci : *Plu te sont a inodio*, en italien *Piu ti sono a noja*, en français *plus te sont à anoi; a to inodio*, italien *a tua noja*, français *al tuen anoi*. Le lecteur choisira entre l'opinion de Diez et celle de Ménage, qui méritent certainement une égale considération de sa part.

ENNUYANT (an-nui-ian) part. prés. du v. Ennuyer : *Des orateurs* ENNUYANT *leur auditoire.*

ENNUYANT, ANTE adj. (an-nui-ian, an-te — rad. *ennuyer*). Qui ennuie; qui cause de la contrariété : *Quel temps* ENNUYANT! *Qu'il est* ENNUYANT *d'attendre!*

— **Syn. Ennuyant, ennuyeux.** Lorsque l'adjectif *ennuyant* marque l'ennui proprement dit, il diffère déjà du participe présent en ce qu'il marque plutôt la circonstance d'être propre à ennuyer que le fait d'ennuyer actuellement. *Ennuyeux*, à son tour, diffère d'*ennuyant* en ce qu'il marque encore plus fortement cette propriété, qu'il présente comme tenant au caractère, à l'essence même. Mais *ennuyant* exprime souvent la contrariété, l'importunité plutôt que l'ennui; celui qui veut aller se promener, en voyant le temps retourner à la pluie, dira : *Quel temps* ENNUYANT! lors même qu'il serait trop occupé pour s'ennuyer dans le sens propre du mot.

ENNUYÉ, ÉE (an-nui-ié) part. passé du v. Ennuyer. Qui éprouve de l'ennui : *Je fuis les oisifs des villes, gens aussi* ENNUYÉS *qu'ennuyeux.* (J.-J. Rouss.) *Les gens* ENNUYÉS *sont rarement indulgents.* (S. Gay.) *Dans un certain monde superficiel et* ENNUYÉ, *on vous pardonne plus aisément un paradoxe qu'une platitude.* (G. Sand.)

L'homme *ennuyé* n'est jamais qu'ennuyeux;
Aussi, dès qu'il paraît, tremblant à son approche,
La gaîté fuit, l'ennui gagne de proche en proche.
DELILLE.

‖ Qui trahit l'ennui : *Un air* ENNUYÉ. *Une figure* ENNUYÉE.

— Fâché, vexé, chagriné : *Je suis* ENNUYÉ *de ne pas aimer ce vin de Champagne, ce vin transparent, lumineux, vivant et spirituel.* (Vacquerie.)

— Substantiv. Personne ennuyée : *Dans les petites villes, on rencontre beaucoup d'ennuyeux et peu d'*ENNUYÉS. (Beauchêne.) *Lord Seymour était tout simplement un* ENNUYÉ *du grand monde, un homme d'esprit sceptique, un homme de goût blasé.* (P. d'Ivoi.)

ENNUYER v. a. ou tr. (an-nui-ié — rad. *ennui. J'ennuie, tu ennuies, il ennuie, nous ennuyons, vous ennuyez, ils ennuient; j'ennuyais, nous ennuyions; j'ennuyai, nous ennuyâmes; j'ennuierai, nous ennuierons; j'ennuierais, nous ennuierions; ennuie, ennuyons, ennuyez; que j'ennuie, que nous ennuyions; que j'ennuyasse, que nous ennuyassions; ennuyant, ennuyé*). Fatiguer, lasser, dégoûter, faire tomber dans l'ennui : *Nous pardonnons souvent à ceux qui nous* ENNUIENT; *mais nous ne pouvons pardonner à ceux que nous* ENNUYONS. (La Rochef.) *Un livre vous déplaît-il? réfutez-le; vous* ENNUIE-*t-il? ne le lisez pas.* (Volt.) *Un bonheur absolu nous* ENNUIE; *un malheur absolu nous repousse.* (Chateaub.)

Un auteur à genoux, dans une humble préface,
Au lecteur qu'il *ennuie* a beau demander grâce.
BOILEAU.

Il faut changer de lieu quelquefois dans la vie;
Le plus charmant séjour à la fin nous *ennuie*.
REGNARD.

— Chagriner, être désagréable à : *Je n'ai pas reçu de nouvelles de mon frère; cela m'*ENNUIE *beaucoup.*

— Absol. : *Un homme habile sent s'il convient ou s'il* ENNUIE. (La Bruy.) *Rien n'*ENNUIE *comme l'obligation d'être amusant.* (Petit-Senn.)

Le secret d'*ennuyer* est celui de tout dire.
VOLTAIRE.

S'ennuyer v. pr. Eprouver de l'ennui : *Le monde, depuis qu'il est monde, se plaint qu'il* S'ENNUIE. (Mass.) *L'homme est si malheureux, qu'il* S'ENNUIERAIT *sans aucune cause étrangère d'ennui.* (Pasc.) *Il est une infinité de gens qui vont, par ton, s'*ENNUYER *à la campagne.* (Volt.) *Celui qui désire le plus, est celui qui* S'ENNUIE *le moins.* (De Ségur.) *A la cour de Pétersbourg, on n'a pas même la liberté de* S'ENNUYER. (De Custine.) *Le moyen de* S'ENNUYER *est de savoir où l'on va et par où l'on passe.* (H. Taine.) *Savoir* S'ENNUYER *est une des vertus les plus utiles dans le monde.* (Ste-Beuve.) *L'esprit s'amuse en voyage, le cœur* S'ENNUIE. (Rigault.) *On peut rêver quelque chose de plus terrible qu'un enfer où l'on souffre, c'est un enfer où l'on* S'ENNUIERAIT. (V. Hugo.)

Faut-il donc *s'ennuyer* pour être du bon air?
GRESSET.

En vain sur ses grandeurs un monarque s'appuie;
Il gémit quelquefois, et bien souvent *s'ennuie*.
VOLTAIRE.

Tu dis, lorsque tu viens chez moi,
Et que je converse avec toi,
Qu'à tes ennuis je remédie;
Mais je veux te congédier :
Léon, pour te désennuyer,
Est-il juste que je *m'ennuie?*
***

— Se fatiguer, se lasser : *Les hommes* S'ENNUIENT *des mêmes choses qui les ont charmés dans leurs commencements.* (La Bruy.) *On ne* S'ENNUIE *jamais de son état quand on n'en connaît pas de plus agréable.* (J.-J. Rouss.) *Un Français* S'ENNUIERAIT *d'être seul de son avis comme d'être seul dans sa chambre.* (Mme de Staël.) *L'homme* S'ENNUIE *du bien, cherche le mieux, trouve le mal et s'y soumet, crainte du pire.* (Lévis.)

Oisif et gras à lard, le jeune solitaire
S'*ennuya*, se lassa de ne manquer de rien.
FLORIAN.

— Impersonnellem. *Il m'ennuie*, Il m'est désagréable : *Je sens qu'*IL M'ENNUIE *de ne plus vous voir.* (Mme de Sév.) IL VOUS ENNUYAIT *d'être maître chez vous.* (Mol.)

— Gramm. Quand on donne à *s'ennuyer* un infinitif pour complément indirect, on emploie la préposition *à*, si l'on veut seulement faire connaître l'acte qui est la cause de l'ennui; mais, lorsqu'on veut faire entendre que l'ennui tourne à l'impatience et va bientôt faire cesser l'acte ennuyeux, on met *de : Il s'ennuie à attendre* permet de penser qu'il attendra longtemps encore, s'il le faut; *Il s'ennuie d'attendre* donne à entendre qu'il n'attendra pas longtemps.

— **Antonymes.** Amuser, divertir, délecter, délasser, égayer, récréer.

ENNUYEUSEMENT adv. (an-nui-ieu-ze-man — rad. *ennuyeux*). D'une manière ennuyeuse : *Passer son temps* ENNUYEUSEMENT. *Combien de malheureux à qui il ne reste d'autre consolation que de redire* ENNUYEUSEMENT *leurs misères!* (Fléch.)

ENNUYEUX, EUSE adj. (an-nui-ieu, eu-ze — rad. *ennuyer*). Qui ennuie, qui provoque, qui fait naître l'ennui, en parlant des hommes et des choses : *Un homme* ENNUYEUX. *Une femme* ENNUYEUSE. *Un travail* ENNUYEUX. *Une conversation* ENNUYEUSE. *Un livre* ENNUYEUX. *C'est une* ENNUYEUSE *maladie qu'une santé conservée par un trop grand régime.* (Montesq.) *Oui, vieillir, c'est fort* ENNUYEUX, *et pourtant c'est encore le seul moyen qu'on ait trouvé jusqu'ici de vivre longtemps.* (Aubert.)

Un bonheur tout uni nous devient *ennuyeux*.
MOLIÈRE.

Le faux est toujours fade, *ennuyeux*, languissant.
BOILEAU.

Un trait comique, une vive saillie,
Marqués au coin de l'aimable folie,
Consolent mieux qu'une froide oraison
Que prêche en vain l'*ennuyeuse* raison.
GRESSET.

— Substantiv. Personne ennuyeuse : *Il pleut des malheureux de tous côtés, et des* ENNUYEUX *encore davantage.* (Volt.) *Tout* ENNUYEUX *devrait être mis hors la loi.* (E. Sue.)

Je vous estime et vous honore,
Mais les *ennuyeux* tels que vous,
Eussiez-vous plus d'esprit encore,
Sont la pire espèce de tous.
J.-B. ROUSSEAU.

— **Syn. Ennuyeux, ennuyant.** V. ENNUYANT.

— **Antonymes.** Amusant, délectable, récréatif.

— **Allus. litt. Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux,** Phrase de Voltaire. V. GENRE.

ENNYCHIE s. f. (èn-ni-kî — du gr. *ennuchios*, nocturne). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des pyrales : *Les* ENNYCHIES *se distinguent des pyralites par un corselet plus robuste.* (Desmarets.)

— **Encycl.** Les *ennychies* sont des papillons nocturnes, du groupe des pyrales. On en connaît une douzaine d'espèces, toutes de petite taille, à ailes noires, quelquefois teintées de roux, le plus souvent marquées de bandes ou de taches blanches très-apparentes. Ces papillons ont le corselet robuste, les palpes courtes et les antennes assez longues. Toutes les *ennychies* habitent l'Europe; mais quelques-unes ne se trouvent que dans les pays de montagnes. Bien qu'appartenant à la famille des nocturnes, elles volent en plein soleil dans les lieux herbus, les prairies sèches et élevées et les clairières des bois. Leurs premiers états ne sont pas connus. Une des espèces les plus remarquables est l'*ennychie du pollen*, d'un noir velouté saupoudré et taché de blanchâtre; elle est assez répandue aux environs de Paris. Quelques auteurs classent aussi dans ce genre la phalène du prunier.

ÉNOC ou **ÉNOCH** (Louis), pédagogue français, né à Issoudun (Berry) au commencement du XVIe siècle, mort vers 1576. Ayant embrassé la Réforme, il se réfugia en Suisse, et, après les tribulations ordinaires de l'exil, fut nommé à Genève (12 mai 1550) maître ou recteur du collége de Rive. Il en fut le réformateur. Le premier, il sut mettre fin à l'insubordination des bacheliers (sous-maîtres), à l'indiscipline des élèves, aux irrégularités de la fréquentation, etc. Pour la première fois, il songea à introduire parmi les maîtres subalternes des jeunes gens genevois au lieu de Français réfugiés. Reçu bourgeois de Genève en 1556, il demanda et obtint pour les professeurs de son collége l'exemption du guet ou service militaire. Il eut plus de peine à obtenir les réparations nécessaires pour rendre les classes moins insalubres, moins froides en hiver, moins étouffantes en été. Il étendit et varia les programmes d'enseignement à Genève, et mêla aux études, suivant en ceci l'exemple des jésuites, des représentations dramatiques, des exercices de gymnastique, de chant, etc. En reconnaissance de son dévouement au collége de Rive, qu'il dirigea pendant dix ans, on le nomma recteur de l'Académie, et il succéda immédiatement à Théodore de Bèze (1563), par qui l'on avait fait inaugurer le rectorat. Dans l'intervalle de ses fonctions pédagogiques au collége et à l'Académie, il fut nommé ministre (1556), et, avec l'activité effrayante des hommes du XVIe siècle, suffit à tant de travaux simultanés. Parmi les services rendus par Enoc à l'instruction publique, on doit compter les ouvrages qu'il publia : *Prima infantia linguæ græcæ et latinæ simul et gallicæ* (Paris, 1546, in-4°); une grammaire latine, intitulée : *Ludovici Enoci Uscelodunensis partitiones grammaticæ* (Genève, 1551), réimprimée en 1563; une grammaire élémentaire de la langue grecque : *De puerili græcarum litterarum doctrina liber* (Genève, 1555), dédiée à la jeunesse genevoise et à ses autres élèves. Ces deux grammaires, où il ne faut pas chercher l'analyse raisonnée du langage, mais seulement l'ancien système grammatical, exposé d'une manière claire et synoptique, ne sont certainement pas sans mérite et peuvent très-bien soutenir la comparaison avec celles de Despautère et de Clenard, si longtemps en usage dans les colléges de France. Enoc a encore composé des *Commentaires sur Cicéron*, imprimés par Robert Estienne avec le texte de cet auteur.

ÉNOC ou **ÉNOCH** (Pierre, sieur de La Meschinière), poëte suisse, fils du précédent, né à Genève, mort vers 1590. Il fit beaucoup de vers sur un amour malheureux, vers qu'il réunit sous le titre de *Coécyre* (Lyon, 1578, in-4°). Coécyre était le nom grec (Brûle-cœur) qu'il avait donné à son insensible. Il a publié aussi deux autres recueils : *Opuscules poétiques* (Genève, 1572, in-8°; Lyon, 1578, in-4°) et *Tableau de la vie et de la mort*, ouvrage introuvable.

ÉNOCH ou **HÉNOCH.** Quatre personnages de la Bible portent le nom d'Enoch : le fils aîné de Caïn, le fils aîné de Ruben, un fils de Madian, et un descendant de Seth, fils de Iared, père de Mathusalem et aïeul de Noé. Ce dernier est le personnage le plus important de tous, par les traditions et les légendes qui se sont attachées à son nom. C'est de lui que nous allons nous occuper.

Certains érudits prétendent qu'avant la Bible, comme avant la plupart des livres regardés comme sacrés par les Orientaux, tels que les *Védas* et les lois de Manou (*Manara d'Harma-Sastra*), tels que les *King's* ou livres canoniques chinois, etc., il existait d'autres recueils plus anciens, dont certaines parties de la Bible et des autres livres que nous venons de citer ne seraient, pour ainsi dire, que des résumés.

Moïse parle de livres plus anciens que les siens, dont il cite des passages et qui ont été perdus, à moins qu'on ne les retrouve dans les immenses collections des livres religieux de la Chine ou du Thibet, qui se composent de 300 à 400 volumes. Prenons une des Bibles les plus connues : la version protestante de dom Martin, Bible complète, in-12, imprimée à Londres, chez Samuel Baystex.

On y lit notamment dans Moïse (*Nombres* ch. XXI, versets 14 et 15, 27 à 30) : « Ainsi qu'il est dit au livre des Batailles de l'Eternel; » d'autres traducteurs disent : « Ainsi qu'il est dit au livre des Guerres de Jéhovah; » et Moïse paraît citer ce livre jusqu'au verset 31. Et plus loin, même chapitre, verset 27 : « C'est pourquoi on dit en proverbes; » d'autres disent : « C'est pourquoi il est dit dans les Enoncés prophétiques; » et Moïse paraît même avoir copié ou résumé ces livres dans ses premiers chapitres, car le style des douze premiers chapitres paraît essentiellement différer de celui des autres. Dans Josué (ch. X, vers. 13), il est dit : « Ceci n'est-il pas écrit au Livre du juste? » d'autres disent : « Au Livre du droiturier. » Dans Samuel (IIe livre, ch. I, vers. 18), il est dit : « Ceci n'est-il pas écrit au Livre de Jasas? » d'autres disent de *Jaschas*. Ces citations de Josué et de Samuel paraissent regarder un seul et même livre, le *Livre de Jaschas*, dont le sous-titre serait ou *Livre du juste* ou *Livre du droiturier*. Bartoloccius, dans sa *Bibliotheca hebraica*, est peut-être le seul auteur qui en fasse mention. Cependant, tout en vantant la pureté du style, il le regarde comme apocryphe. M. W. Adam en a publié quelques passages dans le *Bengal annual keapseake* (1830). Ces fragments traitent des premiers âges du monde, de Caïn, d'Abel et de la tour de Babel.

Le livre d'*Enoch* est encore mentionné dans le Nouveau Testament par saint Jude (vers. 11). Saint Pierre (liv. II, chap. XXI, vers. 4) semble faire également allusion à ce livre; saint Jacques offre la même particularité. Les premiers Pères de l'Eglise, qui en parlent comme d'un livre très-connu, en possédaient probablement une version hébraï-

que; Origène, Procope, etc., ont invoqué son autorité. Tertullien en parle dans son *Traité sur le paganisme et sur les ornements des femmes.* Scaliger avait découvert un fragment du livre d'*Enoch;* mais ce passage ne contenait pas la citation faite par saint Jude, et l'on ne crut pas à son authenticité. Le fameux rationaliste allemand Semler le mentionne également; Fabricius, dans son *Codex pseudepigraphus* (p. 171), cite tout ce qu'il connaît d'Enoch, et les passages rapportés par Fabricius et par Semler, plus complets que ceux de Scaliger, se retrouvent dans la version éthiopienne dont nous allons parler.

Cette version éthiopienne complète du livre d'*Enoch* a été rapportée par le célèbre voyageur Bruce, dans les dernières années du XVIIIe siècle. Le manuscrit a été déposé à la bibliothèque Bodléienne d'Oxford, et cette version se trouve contenir la totalité des fragments donnés par saint Jude, saint Pierre, Scaliger, Semler, Fabricius, fragments tirés de la version hébraïque; circonstance dont on peut inférer l'exactitude de la version éthiopienne. Ce livre curieux a été révélé au public par le docteur Richard Laurence, archevêque de Casel, en Irlande, qui a donné une traduction anglaise en regard du texte éthiopien, sous ce titre : *The Book of Enosch the prophet*, now first *translated from an ethiopic ms. in the Bodleian library*, third ed. revised and elarged by rever. Richard Laurence (Oxford, 1838).

Quoi qu'il en soit de l'authenticité tant discutée de ce livre, authenticité, nous l'avouons, difficile à établir, nous allons dire quelques mots du prophète, et analyser ensuite son œuvre d'après la traduction de Laurence.

La Bible rapporte que Dieu le *retira à lui*, sans se servir du terme qu'elle emploie ordinairement pour les patriarches, *onaioumoth*, « et *il mourut*. » Dès lors, la tradition s'est emparée de ce personnage et en a fait un être mystérieux et légendaire, qui n'a pas passé par la dernière épreuve que toute créature humaine doit subir à la fin de sa vie. On prétendit donc qu'Enoch avait écrit un livre qu'il avait transmis à son fils; que ce livre avait été emporté dans l'arche par Noé et avait échappé au déluge. Il ne nous est parvenu aucune copie de ce livre, qui a servi de thème à de nombreuses paraphrases des Juifs, des Arabes, des talmudistes et des premiers Pères chrétiens. Ce livre comprend différentes divisions suivant les manuscrits. Laurence le partage en 67 chapitres de différentes longueurs, qui sont eux-mêmes rangés en un certain nombre de sections. Plusieurs de ces chapitres sont intervertis ou même supprimés entièrement dans certains manuscrits. Le livre débute par une introduction, dans laquelle l'auteur fait parler Enoch, tantôt à la première, tantôt à la troisième personne.

1° Il décrit l'apparition du Seigneur venant juger les bons et les méchants, et expose la vie différente qu'ils mènent dans le paradis et dans l'enfer.

2° Dans cette partie, l'auteur raconte les amours des anges avec les filles des hommes, leur punition et la destruction des fruits de cette union.

3° Ensuite Enoch est chargé d'intercéder pour les coupables auxquels on l'avait envoyé pour leur annoncer leur châtiment. Il voit Dieu en songe, et le Seigneur lui déclare qu'il n'y a pas de pardon possible.

4° Ici commencent à se dérouler les voyages fantastiques d'Enoch dans différentes parties du ciel et de la terre. Ces pérégrinations sont remplies de détails mystiques, symboliques, merveilleux, comparables aux étranges visions de l'*Apocalypse*. Les Orientaux, et principalement les Arabes, ont dû puiser à cette source beaucoup de leurs légendes; car on retrouve dans un conte inédit des *Mille et une Nuits*, les *Aventures de Belongia*, une foule de traditions et de détails, presque textuellement empruntés à un passage du livre d'*Enoch*.

5° Cette partie est une sorte d'introduction aux récits qui vont suivre. La première personne y alterne avec la troisième. La vision qui y est racontée est appelée la seconde, quoiqu'elle soit en réalité au moins la troisième ou la quatrième. La sagesse, y est-il dit, qu'Enoch possédait presque en entier, est renfermée dans 103 paraboles qu'il aurait communiquées aux habitants du monde. Cependant le livre d'*Enoch* n'en contient que trois; les voici :

La première parabole débute par une courte prophétie sur la ruine inévitable des méchants. Ensuite Enoch, transporté au ciel, devant le trône du Seigneur, au milieu des anges, Michaël, Raphaël, Gabriel, Phanuel, etc., apprend à connaître tous les secrets de l'univers. Il découvre des légions d'étoiles dociles aux lois imposées par le Créateur et rayonnantes de lumière, etc. Cette partie est une des plus intéressantes du livre par la beauté des pensées et des expressions, le lyrisme de la poésie et l'exubérance de l'imagination. Dans la seconde parabole, il est fait mention du Messie. Elle roule en grande partie sur le châtiment des méchants. Le Messie y est envisagé complétement au point de vue hébraïque. Cette parabole renferme beaucoup de descriptions symboliques souvent fort obscures.

La troisième parabole est consacrée aux saints et aux élus. Elle contient plusieurs légendes que l'on retrouve dans le Talmud, entre autres celle de Béhémoth et de Léviathan, mangés dans un banquet universel.

6° Hénoch est de nouveau transporté au ciel, où il contemple le Seigneur face à face au milieu de sa gloire. Les trois paraboles qui précèdent sont plutôt, à vrai dire, des symboles que des paraboles. C'est ce que les Hébreux appellent *masal* et les Arabes *misl*, assimilation, comparaison.

7° Cette partie roule sur les étoiles, les planètes, etc., qui sont classées d'après leurs mouvements, leurs influences, leurs positions, leurs noms, etc. Elle parle aussi des différents phénomènes naturels, des vents, des fleuves, des îles, des montagnes, etc.

8° Enoch raconte une autre vision qu'il a eue. Il revient sur l'histoire du fils d'Adam et des amours des anges. Les anges l'enlèvent sur une haute montagne, de laquelle il assiste au châtiment des hommes et au déluge qui épargne seulement Noé.

9° Enoch adresse à ses enfants de sages recommandations pour les engager à faire le bien et à fuir l'impiété.

10° Cette partie débute par ces mots : « Après cela Enoch commença à parler, et Enoch dit : « Je veux parler et vous instruire » sur les fils des justes, les élus du monde, et » sur les rejetons de la droiture et de la justice. » Il termine en recommandant à ses enfants d'instruire les hommes.

11. A cet endroit Enoch raconte la naissance de Noé et une nouvelle vision sur le châtiment des méchants. Le livre se termine par ces mots : « Voilà la fin de la vision d'Enoch le prophète. Puissent les bénédictions de ses prières et ses prédictions profiter à ceux qu'il aime! Amen. »

Le livre d'*Enoch* contient une foule de citations empruntées aux Ecritures saintes. Il est impossible de méconnaître les ressemblances frappantes qu'il offre avec le livre de Daniel, pour le plan, la forme et une foule d'expressions identiques (par exemple l'*Ancien du jour* pour dire l'Eternel).

La première traduction du livre éthiopien, publiée par Laurence, parut sous le titre de *Mazhaf Henoch nabii*, le livre d'*Enoch* le prophète; elle était précédée d'une introduction fort intéressante et accompagnée de notes très-savantes.

Le mot Enoch signifie proprement, en hébreu, *celui qui a beaucoup vu, qui sait beaucoup*. Les Arabes donnent à ce prophète le surnom de *Adris*, l'instruit, de la racine *darasa*, qui signifie apprendre (*dars*, leçon, *madrasah*, académie).

Enoch Arden, poëme anglais d'Alfred Tennyson. Ce poëme, qui donne son nom à tout un recueil, est, à notre avis, la tentative la plus heureuse qu'on ait faite depuis *Jocelyn* pour transporter dans le domaine de la poésie la réalité de la vie familière. Se proposant de raconter les souffrances et l'héroïsme d'un pauvre marin anglais, M. Tennyson a déployé le même talent que naguère, pour raconter les aventures et les amours des brillants chevaliers de la Table ronde, mais avec une simplicité plus grande.

Sur le bord de la mer, près des hautes falaises de la Grande-Bretagne, jouaient il y a cent ans, trois enfants de pauvre condition : Annie, la plus jolie fille de tout le port; Philippe Rey, le fils unique du meunier, et Enoch Arden, le fils d'un rude matelot qu'une tempête d'hiver avait fait orphelin. En grandissant, les deux garçons devinrent, suivant le vœu de la nature, amoureux d'Annie; mais le cœur de celle-ci se déclara pour Enoch Arden, et Philippe se retira en soupirant. Enoch et Annie furent donc mariés; l'union fut heureuse d'abord et sans autre souci pour le jeune homme que « le noble désir d'accumuler son salaire jusqu'au dernier sou, pour donner à ses enfants une meilleure éducation que n'avait été la sienne et celle de sa femme; » mais la fortune fit un tour de roue, et quand il eut compté ses années de bonheur jusqu'à la septième, les vaches maigres de Pharaon succédèrent pour Enoch aux vaches grasses dans ce songe de la vie que nous faisons tous. La misère vint visiter le pauvre ménage. Enoch vit, dans une proposition de voyage en Chine, un moyen de se préserver, lui et les siens, du malheur qu'il redoutait, et accepta joyeusement l'offre qui lui était faite de s'embarquer, malgré les larmes et les funèbres pressentiments d'Annie. Ces pressentiments se changèrent en triste certitude; les années s'écoulaient, et Enoch ne revenait pas. Pendant ce temps, la délaissée tombait dans l'indigence; puis la mort vint, qui lui enleva son plus jeune enfant. Alors l'ancien rival d'Enoch, Philippe, qui ne l'avait pas revue depuis son mariage, se rapprocha d'elle. « Assurément, se dit-il, je puis aller à elle maintenant et lui être de quelque secours. » Annie, à peine revenue des funérailles de son enfant, ne se souciait pas de voir une figure humaine; elle se détourna vers le mur et pleura. Alors Philippe, se tenant debout, lui dit avec hésitation : « Annie, je suis venu vous demander une faveur, je veux me charger des enfants d'Enoch et les élever à la place de leur père absent. C'était le souhait d'Enoch que ses enfants eussent une meilleure éducation que la sienne et que la vôtre. S'il revenait, il serait affligé que les précieuses heures de la matinée eussent été ainsi perdues, et cela l'attristerait même dans son tombeau, s'il savait que ses enfants vagabondent comme des poulains dans la lande. » Philippe mit donc à l'école les enfants d'Enoch, qu'il arriva peu à peu à aimer comme s'ils étaient les siens. Cependant les années continuaient à s'écouler; l'image de leur père s'était effacée de l'esprit des enfants, et dans le cœur de la veuve l'espérance de jamais revoir son mari diminuait tous les jours de plus en plus. Un dimanche, Philippe ouvrit son cœur, qu'il tenait fermé depuis longtemps. Enoch ne reviendrait pas; les enfants l'aimaient comme leur véritable père; il était riche et sans famille; Annie consentirait-elle à l'épouser? « Vous avez été comme un bon ange de Dieu pour notre maison, répondit la femme d'Enoch; Dieu vous bénisse pour cela, Philippe! Peut-on aimer deux fois? pouvez-vous être aimé comme Enoch l'était? — Je suis content, répondit-il, d'être aimé un peu après Enoch. — Eh bien, dit Annie, attendez une année, je serai plus sage peut-être dans un an. » Philippe dit tristement : « Annie, j'ai attendu toute ma vie, je puis bien attendre un peu plus. » L'année passa. « Attendez encore un mois, » dit Annie. Cependant il devint urgent de prendre un parti. On commençait à jaser sur les assiduités de Philippe auprès de la jeune femme. Dans cette extrémité, Annie pria Dieu de l'inspirer, et un songe lui montra Enoch au sommet d'une montagne, sous un palmier et le soleil sur sa tête. « Il chante Hosannah sous les palmiers célestes, » se dit Annie, rassurée par cette biblique vision, et elle épouse Philippe. Cependant Enoch n'était point mort; jeté par un naufrage sur une île déserte, mais fertile, il y était resté de longues années. Un jour, une voile paraît à l'horizon; Enoch Arden est recueilli par elle. Il débarque en Angleterre et se dirige en toute hâte vers son foyer. Il cherche en vain sa pauvre maison et apprend enfin de son hôtesse la terrible vérité. Alors un désir irrésistible de voir encore sa femme et ses enfants s'empare de lui; il se glisse derrière la demeure de Philippe, regarde par une fente du volet et contemple, comme en rêve, la réalité à la fois sinistre et joyeuse de ce tableau : à droite, Philippe, le prétendant dédaigné des anciens jours, vigoureux, le teint frais, était assis, avec son enfant sur ses genoux; derrière lui se tenait une jeune fille, une autre Annie, plus jeune, mais plus élancée, grande et avec de beaux cheveux, amusant un baby tout rose. A ce spectacle, Enoch se sent frémir, il retient ses sanglots et s'enfuit dans sa chambre d'auberge où il meurt après quelques jours de douleur, sans avoir voulu troubler l'heureuse joie de sa chère Annie. Tel est ce beau et simple poëme. Il s'est cependant trouvé quelques critiques qui l'ont accusé d'immoralité.

ÉNODE adj. (é-no-de — du préf. *é*, et du lat. *nodus*, nœud). Qui est dépourvu de nœuds. ‖ Peu usité.

— s. m. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des malacodermes, formé aux dépens des dasytes.

ÉNŒSOPHAGITE s. f. (é-né-zo-fa-ji-te — du préf. *en*, et de *œsophage*). Méd. Inflammation de la muqueuse de l'œsophage.

ÉNOICYLE s. f. (é-no-i-si-le — du gr. *enoikos*, habitant; *ulê*, bois). Entom. Genre d'insectes névroptères, de la famille des phryganes.

ENOISELER v. a. ou tr. (an-noi-ze-lé — du préf. *en*, et de *oiseau*). Fauconn. Instruire l'oiseau, l'habituer au gibier.

ÉNOMARQUE s. m. (é-no-mar-ke — gr. *enomarchos;* de *en*, dans; *omos*, semblable; *archos*, chef). Art mil. anc. Chef d'une demi-file, dans la phalange grecque. ‖ On dit aussi ÉNOMARCHE.

ÉNOMOTARQUE s. m. (é-no-mo-tar-ke — gr. *enomotarchos;* de *enômotia*, énomotie, et *archos*, chef). Art mil. anc. Chef d'une énomotie, sous-officier qui répétait les commandements prononcés par les hérauts.

ÉNOMOTIE s. f. (é-no-mo-tî — gr. *enômotia;* de *en*, dans, et *omnumi*, je jure). Antiq. gr. Troupe de soldats grecs qui avaient prêté ensemble le serment militaire. ‖ Division de la mora des Lacédémoniens.

— **Encycl.** Art milit. Le mot *énomotie* a eu des acceptions bien différentes. D'abord il désignait des hommes ayant prêté un serment commun en assistant à un même sacrifice. Dans l'origine, l'*énomotie* était une troupe composée de trente-deux hommes sur quatre files. Elle avait quelquefois trente-six hommes; puis le terme, changeant de signification, ne désigna plus que le quart d'une file de seize hommes.

L'*Encyclopédie* de 1751, aux mots FILE et GUERRE, dit que *décurie* et *énomotie* étaient synonymes dans la milice grecque; que l'*énomotie* lacédémonienne était de trente-deux hommes formés sur huit rangs et quatre files, et qu'une agrégation lacédémonienne de trois ou quatre cents hommes se composait ainsi de cinq subdivisions, formées chacune de deux *énomoties* accouplées coudes à coudes. Dans l'ordre tactique, la phalange défilait par *énomoties*. Le mot *énomotie* est une des nomenclatures obscures et incertaines de la phalange. En effet, chez certains peuples grecs, elle s'appelait *dilochie;* à Lacédémone, elle était plus forte qu'à Athènes. Chez d'autres peuples, elle ne différait de la *dilochie* (V. DILOCHIE) qu'en ce qu'elle présentait un front de quatre hommes, tandis que la dilochie en présentait un de deux hommes seulement. Non-seulement dans les diverses villes de la Grèce et de la Macédoine, mais aussi chez les peuples qui en imitèrent les milices, le mot *énomotie* a pris des acceptions différentes.

ÉNOMPHALE s. m. (é-non-fa-le — du préf. *en*, et du gr. *omphalos*, nombril). Pathol. Dureté au nombril.

ÉNONCÉ, ÉE (é-non-sé) part. passé du v. Enoncer. Exprimé : *Un fait* ÉNONCÉ. *Une opinion* ÉNONCÉE. *Il est rare qu'une opinion* ÉNONCÉE *en deux lignes n'exige pas deux pages de réfutation.* (A. Peyrat.)

— s. m. Expression; termes dans lesquels on énonce : *Un simple* ÉNONCÉ. *L'ignorance du langage s'oppose à l'exactitude des* ÉNONCÉS *appréciatifs.* (Lamenn.) ‖ Texte, termes d'une loi, d'un jugement, d'un acte : *Le notaire lut l'*ÉNONCÉ *de l'acte. Platon sait mettre de l'agrément jusque dans l'*ÉNONCÉ *d'une loi.* (Chateaub.)

— Mathém. Ensemble des conditions auxquelles doivent satisfaire les inconnues d'un problème, d'une question : ÉNONCÉ *d'un problème, d'une question.*

— **Syn. Énoncé, énonciation.** L'*énoncé* est purement et simplement la chose *énoncée*, ou bien la formule courte, précise qui l'énonce. L'*énonciation* est l'action ou la manière d'énoncer, considérée par rapport à celui qui énonce ou aux circonstances accessoires. C'est le sens qu'on voit dans l'*énoncé;* c'est le plus ou moins de clarté, de longueur, d'habileté que l'on considère dans l'*énonciation*.

— **Encycl.** Mathém. Dans un *énoncé* complétement explicite, les inconnues sont indiquées d'une façon précise et toutes les conditions auxquelles elles doivent satisfaire sont exprimées en entier. Le nombre des inconnues doit d'ailleurs être égal à celui des conditions distinctes. Tel est, par exemple, l'*énoncé* suivant : *Trouver deux nombres dont la somme fasse* p *et le produit* q.

Il est des cas où l'*énoncé* laisse sous-entendues les lois dont la connaissance est nécessaire pour résoudre la question; par exemple, si l'on propose de *trouver sur la ligne qui sépare deux lumières, d'intensités données, un point également éclairé par elles*, l'*énoncé* sera incomplet; il supposera que l'opérateur sait que l'*intensité d'une lumière varie en raison inverse du carré de la distance.*

Enfin un *énoncé* peut ne pas indiquer les inconnues et, par suite, en laisser le choix libre. Par exemple, si l'on propose d'*inscrire un carré dans un triangle*, l'opérateur pourra prendre pour inconnue soit la longueur du côté du carré cherché, soit la distance de l'un des sommets du carré, supposé inscrit, à l'un des sommets du triangle, etc.

ÉNONCER v. a. ou tr. (é-non-sé — lat. *enuntiare;* du préf. *é*, et de *nuntius*, nouvelle. Prend une cédille sous le *c* devant un *a* ou un *o : Il énonça, nous énonçons*). Exprimer par la parole : *La manière dont il* ÉNONCE *ses pensées leur donne de la force.* (Acad.) ‖ Articuler, formuler : ÉNONCER *une clause dans un acte.*

— Procéd. *Enoncer faux*, Avancer quelque chose de contraire à la vérité.

S'énoncer v. pr. Etre énoncé, exprimé, rendu par la parole : *Une pensée obscure ne saurait* S'ÉNONCER *clairement.*

— Formuler sa pensée, s'exprimer : S'ÉNONCER *avec clarté et précision. La faculté de* S'ÉNONCER *avec assurance suppose que l'on maîtrise ses passions et non que l'on est maîtrisé par elles.* (Azaïs.)

— **Syn. Énoncer, exprimer.** *Enoncer* signifie simplement dire, formuler de manière que les autres comprennent; l'*énonciation* se fait toujours en paroles prononcées ou écrites, et elle ne s'adresse qu'à l'intelligence. *Exprimer* signifie non-seulement dire et faire comprendre, mais encore faire sentir, en agissant par une sorte de pression sur l'imagination ou sur le cœur; on *exprime* par les gestes, par les cris, par les regards, aussi bien, et mieux peut-être, que par des paroles.

— **Allus. litt. Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,** Vers de l'*Art poétique* de Boileau. V. CONCEVOIR.

ÉNONCIATIF, IVE adj. (é-non-si-a-tif, i-ve — rad. *énoncer*). Qui sert à énoncer : *Terme énonciatif.*

— Gramm. *Proposition énonciative*, Celle qui est l'énoncé exprès d'un jugement, une affirmation ou une négation directe et absolue.

— s. m. Syn. de PRÉDICAT.

ÉNONCIATION s. f. (é-non-si-a-si-on — rad. *énoncer*). Action d'énoncer; termes dans lesquels on énonce une chose : *L'*ÉNONCIATION *de la pensée. Une simple* ÉNONCIATION, *dans les titres anciens, est une espèce de preuve.* (Acad.) *L'histoire est la simple* ÉNONCIATION *du vrai, dont la poésie est une imitation exagérée.* (Michelet.)

— Anc. logique. Action de nier ou d'affirmer : *Il y a trois opérations de l'entendement : la simple perception, l'*ÉNONCIATION *et le raisonnement.* (Acad.)

— **Syn. Énonciation, énoncé.** V. ÉNONCÉ.